

Service social



Marie Gérin-Lajoie – De mère en fille, la cause des femmes, par Hélène Pelletier-Baillargeon, Montréal, Boréal Express, 1985, 383 pages.

Simone Paré

Volume 35, numéro 3, 1986

Les jeunes et le travail social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/706333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/706333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, S. (1986). Compte rendu de [*Marie Gérin-Lajoie – De mère en fille, la cause des femmes*, par Hélène Pelletier-Baillargeon, Montréal, Boréal Express, 1985, 383 pages.] *Service social*, 35(3), 489–491. <https://doi.org/10.7202/706333ar>

Tous droits réservés © Service social, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

communication. On a conservé à l'écrit la forme initiale de la présentation verbale.

Compte tenu de la mission des centres de jeunesse Shawbridge et de l'Institut Philippe-Pinel, il est normal de retrouver une concentration de six textes sur le phénomène de la délinquance. Ils ont trait spécifiquement aux thèmes suivants : les jeunes psychopathes, l'approche thérapeutique des jeunes criminels, les enfants victimes de violence physique et sexuelle, le Tribunal de la jeunesse, les nouvelles législations, et la Loi sur les jeunes contrevenants.

Les autres textes élargissent le débat et permettent de considérer la jeunesse dans une perspective d'ensemble. Ainsi, deux chapitres abordent davantage le développement personnel de cette population (la sexualité chez l'adolescent, la responsabilité et les jeunes). Deux autres exploitent la dimension interactionnelle (effets du divorce chez l'enfant, impact des difficultés psychosociales sur la santé des adolescents). Le contexte organisationnel (autorité scolaire et droits des enfants), la question spirituelle (croyances et sectes religieuses) et l'aspect socio-économique (chômage et jeunes) complètent ce tour d'horizon sur la jeunesse.

Du point de vue de la personne qui a choisi les textes : « Les éducateurs, parents ou amis des jeunes trouveront dans ce livre des conseils qui leur permettront de mieux aider les adolescents en difficulté. Mais mieux encore, les jeunes qui liront ce livre sentiront à quel point ils sont aimés et respectés ».

L'ouvrage constitue, à notre avis, une vulgarisation intéressante sur des thèmes souvent traités d'une façon moins accessible dans les revues scientifiques et professionnelles. Nous émettons également deux commentaires au plan de la forme : il aurait été souhaitable de regrouper les articles, comme nous l'avons fait plus haut, autour de thématiques plus larges ; aussi, dans la table des matières, on aurait dû indiquer les noms des auteurs.

Ce livre peut donc intéresser plusieurs publics et constitue une bonne réflexion sur la jeunesse, avec une insistance particulière sur le thème de la délinquance.

Jocelyn LINDSAY

*École de service social,
Université Laval.*

Marie Gérin-Lajoie — *De mère en fille, la cause des femmes*, par Hélène PELLETIER-BAILLARGEON, Montréal, Boréal Express, 1985, 383 pages.

Cet ouvrage est une biographie très élaborée de Marie Gérin-Lajoie, fondatrice de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil, érigé canoniquement à Montréal le 26 avril 1923. D'autres figures féminines éminentes y prennent également place.

La rédactrice de ce livre est qualifiée à bon droit de « journaliste de grande trempe » par Christian Boutin, qui l'a interviewée en avril 1986 et dont le texte a paru dans le périodique *Le troisième âge* à la même date.

Parmi d'autres recensions élogieuses a figuré celle de Jean Cimon, urbaniste, publiée dans *Le Soleil* du 12 mars 1986. Jean Cimon affirme que ce livre « est beaucoup plus que la biographie d'une féministe de la première heure ; c'est la fresque luxuriante d'une époque où la clairvoyance de l'analyse sociologique se marie avec la justesse photographique de l'exposé écrit dans une langue admirable et avec la puissance d'évocation d'un temps aujourd'hui révolu ».

La présente recension est destinée à la revue *Service Social*. Le lecteur peut donc s'attendre à ce que l'on y souligne de façon particulière le travail de pionnière sociale qui occupa la plus grande partie de l'action de Marie Gérin-Lajoie.

Elle avait de qui tenir pour la maîtrise de ce qui devait devenir au sens large « les sciences sociales ». Après bien d'autres hommages rendus ailleurs par monsieur Falardeau et des collègues, en 1943, à l'ouverture de l'École de service social de l'Université Laval, le professeur Jean-Charles Falardeau présentait à son premier groupe d'élèves en service social « le premier sociologue canadien-français », Léon Gérin, oncle de l'héroïne du livre ici commenté.

Le présent texte s'intéresse avant tout aux aspects historiques de l'œuvre de Marie Gérin-Lajoie et du service social en général.

Sœur Marie avait trop de sens de l'histoire et trop de largeur de vues pour ne pas vouloir rendre hommage, par son activité, à des pionniers sociaux qui ont transmis au Québec des exemples marquants. Elle a donné une suite moderne, par exemple, à des organismes d'assistance à domicile tels que les *Bureaux des pauvres*, établis en 1688 à Québec, Trois-Rivières et Montréal. Ces bureaux ont fonctionné jusqu'à 1760 ; à partir de 1838 leur ont succédé les *Conférences de charité de Saint-Vincent-de-Paul*, fondées en France par Frédéric Ozanam et, au Québec, en 1846, par le D^r Joseph Painchaud.

Marie Gérin-Lajoie a ajouté aux méthodes d'approche, de réhabilitation et de soutien de ces groupements, qu'elle appliquait par la visite de foyers en difficulté et par des enquêtes sur le terrain, des techniques nouvelles de cercles d'étude, de rencontres et d'expériences dirigées de toutes sortes, et des formes de soutien social qui aidaient déjà les gens, selon la formule-clé du service social, « à s'aider eux-mêmes ».

Il ne faut pas oublier non plus que la forme de l'institut religieux qu'elle a fondé en 1923 précédait de plus de vingt ans l'avènement des instituts séculiers dont Pie XII autorisa la formation en 1947. Le Pape permettait, par là, à des groupes de « séculiers » ou de « séculières » de vivre et d'agir dans le monde, tout en observant les trois vœux dits « de religion » et en n'étant pas astreints à porter des vêtements « religieux » ou des signes extérieurs de l'état religieux. Le très simple costume des « petites veuves » de Mère Gérin était une « réclamation » de cette absence de costume « à venir », qu'elle avait d'ailleurs souhaitée.

Marie, bien qu'étant religieuse, n'a pas craint de fréquenter le service social (ce dangereux « produit étranger » qu'on disait « protestant ») en s'inscrivant à l'École de service social de l'Université Columbia de New York pour l'été de 1918. Elle s'intéressa à la *Charity Organization Society* établie dans la même ville

en 1884. La première œuvre de ce genre en Amérique avait été fondée à Buffalo en 1877, celle de Montréal en 1899.

D'autre part, à Londres, la formule du *settlement* (ou de la résidence sociale), établie dans cette ville en 1884, avait également retenu son attention.

Elle connut la méthode des cas (*casework*), instaurée à Baltimore en 1889 par Mary Richmond. Elle n'ignora pas non plus le Hull House de Chicago, résidence sociale créée par Jane Addams en 1889.

La première école professionnelle de service social du Canada fut fondée à Toronto en 1914, et celle de l'Université McGill en 1918. Ces écoles accueillaient des élèves de toutes races et de toutes croyances et religions. Le service social se fait tout à tous et se préoccupe de servir l'humain, quel qu'il soit.

Marie Gérin-Lajoie, en plus de ses multiples activités et entreprises, a contribué à l'enseignement dirigé par l'abbé Lucien Desmarais, à partir de 1941, à l'École de service social de l'Université de Montréal. Elle a donc participé à l'héritage primitif du service social : celui des méthodes dites de base et celui des Sociétés d'organisation de la charité et des *settlements*, ou résidences sociales, qui toutes l'inspirèrent et animèrent son zèle de fondatrice, de femme d'œuvres et de formatrice de femmes d'œuvres.

Il faut donc rendre hommage à Héléne Pelletier-Baillargeon d'avoir mis dans une si belle lumière une pionnière dont les œuvres et le nom seront ainsi conservés et perpétués.

Simone PARÉ